

rope, et tous ces yeux sont ouverts sur les actions de ses lévites. Elle ne peut plus régner par le célibat, et le célibat la menace de mort par ses impuretés et ses scandales.

CHAPITRE IX.

LE PRÊTRE ROMAIN.

Il n'appartient point à l'homme de changer sa voie, et
et on ne diminue point sa souffrance en résistant à Dieu.
(FÉNELON, *Lettres spirituelles*.)

L'Évangile n'est point la mort du cœur, il en est la
règle.

(CHATEAUBRIAND, *Génie du Christianisme*, t. I, p.
263.)

L'homme seul est quelque chose d'imparfait, il faut qu'il
trouve un second pour être heureux.

(PASCAL, *Discours sur la passion de l'Amour*.)

Dans un bref du pape adressé, il y a peu de mois, aux évêques de Bavière pour empêcher les mariages entre les personnes de diverses communions, on lit ces mots : « Il n'y a qu'une seule Église, hors de laquelle nul absolument ne sera sauvé. » C'est le terrible axiome : « Hors de l'Église, point de salut. » Ainsi Rome persiste à damner le monde et à maudire la création.

Pour appuyer cette doctrine impie, le souverain pontife n'invoque ni l'esprit de l'Évangile, ni la puissance de la raison ; il invoque l'autorité des hommes : saint Ignace, martyr, qui, dans son épître aux Philadelphiens, dit expressément : « Celui qui

adhère à l'auteur d'un schisme n'obtiendra pas le royaume du ciel ; » saint Augustin, qui s'exprimait ainsi au concile de Cirthe : « Quiconque est hors du sein de l'Église catholique, quelque louables d'ailleurs que soient ses actions, ne jouira point de la vie éternelle ; » enfin le pape Grégoire le Grand, qui enseignait que « Dieu ne peut être véritablement adoré que dans l'Église catholique, et que tous ceux qui sont séparés de cette Église ne seront pas sauvés. »

C'est sur l'autorité de trois ou quatre hommes, ou, si l'on veut, de vingt ou trente docteurs, que Rome appuie l'anathème universel. Et ces choses ont été écrites et publiées en Europe en 1832 !

Qui sera donc sauvé sur la terre ? quelques saints baptisés et prédestinés, quelques adeptes crédules et sans lumière, ceux qui humilient leur raison, les agneaux de la pénitence et de la foi, et sans doute aussi les moines et les docteurs. Voilà les seuls élus du Dieu vivant, du Dieu qui, dans l'Évangile, appelle tous les hommes à lui par la règle et par l'amour ; du Dieu qui, dans la nature, fait pleuvoir sur les justes et sur les injustes, et lever son soleil sur les bons et sur les méchants. Le reste des créatures appartient de droit au démon, et ce reste, c'est le genre humain tout entier : huit cents millions d'hommes qui passent tous les trente ans sur la terre pour arriver aux flammes éternelles. L'innocence même est imputée à crime ! L'enfant qui n'a pas reçu les eaux du baptême, l'homme simple qui

a vécu suivant les lois de la nature, ceux qui, nés dans une autre religion, n'ont jamais entendu parler de Rome et de son évêque, comme si la révélation, bornée à un peuple, était un effet de la volonté humaine ; tous les peuples barbares, tous les peuples idolâtres, tous les peuples schismatiques, et enfin toute l'antiquité, ont été dévolus de toute éternité à cette damnation désespérée.

Qu'on imagine, s'il est possible, le sort du pasteur nourri dans de telles doctrines ! Avec quelle terreur il doit jeter les yeux autour de lui, cet homme qui cherche sans cesse dans la Bible les cruautés de l'Éternel, et ne voit pas dans la nature ses grâces et ses bienfaits ! Descend-il au confessionnal, son oreille n'est frappée que des aveux de nos misères : les âmes ne s'épanchent dans la sienne que pour lui révéler les œuvres du démon. Interroge-t-il son propre cœur, il n'y entend que les menaces de Dieu et les gémissements de l'enfer. Affaibli par ses pénitences, courbé sous le poids des mystères, il doit humilier sa raison, mépriser l'humanité et repousser les doutes de sa conscience comme les tentations du crime. Le prêtre romain qui croit toute sa religion, et ceci est de grande conséquence, est nécessairement ennemi des hommes, puisque le genre humain, et ceci est article de foi, est ennemi de Dieu, né dans le péché et prédestiné au feu éternel. Au milieu des ténèbres qui l'environnent, il n'entrevoit qu'une sinistre lueur : c'est la puissance de Satan, inscrite en traits de flamme sur la figure du monde. Tous les hommes lui appa-

raissent comme des damnés, et son âme, ravagée par la peur, s'abîme dans ces contemplations effroyables qui ont fait dire à saint Grégoire de Nazianze que ses craintes du jugement dernier ne lui permettaient pas de respirer ; et à saint Éphrem, qu'il ne pouvait penser à ce jour d'épouvante sans une défaillance universelle.

Qu'est-ce, en effet, que le chrétien pour le prêtre ?

Une faible créature, maudite avant de naître. Jetée ici-bas sous l'ire du Tout-Puissant, elle y apporte le crime : les eaux du baptême lavent son front, un Dieu meurt pour elle ; la voilà rachetée. Mais voilà aussi que les hommes l'entourent de pièges, le monde de préjugés, la nature de déceptions, et l'enfer de démons acharnés à sa perte. Et ces démons possèdent et remuent tous les hommes, et leurs troupes infernales et rugissantes nous épient et nous fascinent éternellement. Diras-tu : « Je m'appuierai sur la sagesse, je serai juste et miséricordieux, j'aimerai Dieu par-dessus toute chose, et mon prochain comme moi-même ; vertu sans pouvoir, si tu es né à Genève, à Constantinople, à Madras, à Pékin, dans les ténèbres d'une erreur que tu ne connais pas, ou d'un mensonge que les hommes te donnent pour la vérité : « Hors de l'Église point de salut. »

De cette doctrine terrible, insatiable de damnés, nous voyons naître une autre doctrine insatiable de supplices : la doctrine de la pénitence. Écoutez Bourdaloue : « La pénitence est une vertu qui doit prendre contre nous les intérêts de Dieu ; qui, aux dé-

pense de nos personnes, doit venger et apaiser Dieu ¹. » Or, pour que la pénitence soit conforme à la droite raison, elle penchera vers la rigueur ; car elle doit être proportionnée au crime ; et quel plus grand crime que d'offenser Dieu ² ? « Frappez, frappez ! s'écrie le prêtre : soyez inflexible : une lâche et molle pénitence n'a rien qui ressemble à l'indignation de Dieu ³. »

Maintenant, si vous avez foi, que vous occupez-vous des devoirs de cette vie ? Il s'agit bien de gagner le pain du jour, de travailler pour votre femme et vos enfants, de méditer, d'être bon père et bon citoyen ! le Dieu vengeur vous contemple, le Dieu implacable vous attend ! Si vous ne faites justice dans ce monde, où elle ne dure qu'un moment, il la fera dans l'éternité et à toujours. Préparez les fouets, aiguissez le fer, jeûnez, souffrez, mourez, soyez martyrs : surtout point de repos, surtout point de pitié ; car votre pénitence n'égalerá jamais la colère du Dieu vivant, du « Dieu dont la seule pensée fait trembler les saints, et dont, suivant l'expression de l'Apôtre, le juste à peine se sauvera ⁴. »

A cette ferveur de la pénitence, Bossuet ajoute, comme article de foi, la prédestination de l'homme à l'enfer et au paradis. En sorte que ces tortures que

¹ Bourdaloue, t. I des Œuvres, *Sermon sur la sévérité de la pénitence*, p. 198.

² Bourdaloue, *Sermon sur le quatrième dimanche de l'Avent*, p. 501.

³ Idem, t. I des Œuvres, p. 190.

⁴ Idem, *Sermon sur le jugement dernier*, p. 340.

Bourdaloue nous impose comme des nécessités, peuvent être des vertus stériles suivant Bossuet, puisque, avant de naître, l'homme est élu ou réprouvé sans appel ¹.

Voilà la religion telle que nos ministres l'enseignent ; voilà l'homme tel que le fait le prêtre : en horreur au genre humain ; à la nature, à lui-même ; enfant de colère et de corruption, sorti des mains de Dieu pour entrer dans les griffes du diable, arraché au néant pour tomber dans les flammes éternelles.

C'est peu de dessécher le cœur, ces doctrines rompent les liens fraternels qui unissent les hommes entre eux ; elles détruisent jusqu'à la charité évangélique en la restreignant d'abord aux seuls catholiques romains, puis au petit nombre des élus, puis d'exception en exception à l'unité, qui est le prêtre lui-même, si seul il croit avoir la foi. Égoïste par conviction, il sera fanatique par amour de Dieu et persécuteur par amour des hommes. Les crimes de la foi sont les plus effroyables de tous, car ils se commettent saintement et avec la conviction de la vertu. Quel mérite donc pour lui de ramener des âmes à Dieu, et combien sont angéliques des violences qui arrachent les pécheurs au feu de l'enfer, à ce feu qui pénètre les os, les fibres, les chairs, comme le feu d'une fournaise pénètre un fer rouge ² ! Cette obsession toujours

¹ *Œuvres de Bossuet*, édition in-4, t. I, p. 191 et 192.

² Nicole, *Quatre fins de l'homme*, liv. II, p. 185.

présente ne laisse pas un moment de repos, pas un moment de silence. L'homme qu'une fatalité terrible suspend sur l'abîme infernal, qui s'y sent glisser à la moindre faute, qui voit toutes les générations s'y précipiter sans relâche et sans fin, que peut-il espérer d'une vertu pénible et toujours chancelante ? A-t-il atteint la pureté des anges, il doit craindre l'orgueil ; s'est-il élevé à l'humilité des saints, il doit redouter la tentation : une minute de faiblesse peut effacer trente ans de pénitence. A l'heure même où, du haut de la chaire de vérité, il annonce au monde d'épouvantables châtimens, lorsque son auditoire consterné se sentira saisi d'un tremblement universel, les yeux en pleurs d'une jeune fille viendront percer son cœur d'homme et renverser tous les sophismes du théologien. Vainement il veut combattre une si douce vue, vainement il repousse comme une tentation le sentiment qui le charme ; une voix intérieure lui crie que cet attrait si vif est le lien de tous les êtres, et que lui-même doit son existence à l'amour. Alors les joies de son enfance lui reviennent au cœur, et il soupire en pensant à sa mère. Il se souvient qu'elle fut son premier précepteur ; que, la première, elle exerça son toucher par ses caresses, son goût en lui donnant le lait de ses mamelles. Il se souvient qu'il a été réchauffé sur un sein de femme, aimé par un cœur de mère, qu'il lui doit tout, même cette religion qui aujourd'hui occupe uniquement son âme ; qu'il reçut d'elle et ses premiers enseignemens et sa première prière, et il croit entendre encore les sons de

cette voix si douce qui, chaque soir, disait avec lui : « O mon Dieu ! ô mon père ! » N'est-ce pas elle qui lui apprenait à marcher dans la prairie, qui lui cueillait des fleurs, et qui, ployant les rameaux du verger, lui offrait les fruits qu'il ne pouvait atteindre ? Ces souvenirs d'une première enfance ramènent ceux d'une jeunesse folâtre : il revoit les yeux humides de la jeune fille, et il sent que ce regard lui eût inspiré toutes les vertus. Le soir, dans son logis solitaire, ces pensées le poursuivent ; il songe que le Créateur de toutes choses a partagé ses dons entre les deux sexes : l'un fort, intrépide, généreux, puissant ; l'autre timide, doux, propre, adroit : l'homme grave et studieux ; la femme gaie, insouciant, vive, légère. Il se dit que ces deux moitiés font partie d'un tout, et qu'une femme sage et pieuse est un bienfait du ciel et la chair même de l'homme. Ces pensées si naturelles, il les repousse : car elles lui arrivent comme des tentations du mauvais esprit, et il sent qu'elles le rendent infidèle à ses devoirs. Encore si la nature pitoyable l'avait fait eunuque dès le ventre de sa mère ; si, doué d'un génie supérieur, il pouvait, comme Newton, suivre la pensée de Dieu parmi les astres, ou, comme Fénelon, se consoler de ses misères en travaillant au bonheur du genre humain. Mais la nature est avare de ces esprits sublimes : elle donne l'amour comme la lumière du soleil à tous, et le génie comme la présence de Dieu à quelques-uns. Homme vulgaire, le voilà donc obligé de combattre un ennemi dont chaque défaite renouvelle les forces, un ennemi qui

revient sans cesse, qui s'insinue, qui flatte, qui enivre ; car enfin le célibat suppose la sainteté, mais il ne la donne pas. Un prêtre, c'est un homme. Eh bien, s'il cède à la voix des hommes, il est malheureux ; s'il cède à la voix de la nature, il est déshonoré. Le monde et le sacerdoce sont d'accord pour ne lui laisser d'autre refuge que le vice ; et une fois sous son empire, il faut cheminer avec lui, le sentir à ses côtés, le sentir au fond de son cœur, dans la moelle de ses os, en mourir d'horreur, ou en aimer la corruption. Un malheureux qui aime une servante, qui se reproche son amour tout composé de honte et de libertinage, de désespoir et de damnation ; un malheureux qui, pour éviter le sacrilège, doit se faire athée, qui, pour éviter le scandale, doit se faire hypocrite, et qui ne trouve un peu de sécurité que dans ces deux extrémités du crime : tel est le sort de l'homme en révolte contre les saintes lois de son être ; pour avoir voulu s'élever plus haut que les anges, il est retombé plus bas que les démons.

CHAPITRE X.

L'ESPÉRANCE ET LA FOI.

Oh ! que l'abandon du cœur, sans aucun retour, est pur et digne de Dieu ! (FENELON, *Lettres spirituelles.*)

Maintenant faites-nous peur de votre Dieu ! Dites à l'enfant qu'il doit craindre les vengeances de son père. Un père ne se venge pas ; il punit. Sa colère est rapide comme le coup qui frappe : il n'y a d'éternel que son amour. Le premier commandement n'est pas : « Vous craignez Dieu jusqu'à l'effroi, jusqu'à l'horreur ; » mais : « Vous l'aimerez de toute votre âme. » Je laisse aux cruels les opinions cruelles, et, marchant sous le poids des maux qui tiennent à ma nature, je vais à celui qui a dit : « Venez à moi, vous qui êtes chargés, et je vous soulagerai. » Le Dieu des soleils, le créateur des hommes, le refuge des malheureux, n'est pas le tyran du genre humain.

O mon Dieu ! ô mon père ! recevez cette âme qui, du sein des ténèbres, s'éleva jusqu'à vous ; cette intelligence qui cherchait votre lumière, cette pensée qui aspirait à vous comprendre, et ce cœur qui osait vous aimer. Vous ne me punirez pas d'avoir

cherché la vérité ; vous ne me punirez pas d'avoir cru que vous étiez bon lorsque tout dans la nature me parlait de votre bonté. Comment aurais-je pu croire à vos vengeances éternelles en voyant le soleil briller sur ma tête, les champs se couvrir de moissons, et vos mains répandre des trésors devant moi, qui ne les avais pas mérités ? Ce que vous m'avez prodigué dans le péché me serait-il refusé dans le dégagement de mes passions terrestres ? J'étais coupable, et vous me prodiguez des jouissances infinies ! j'étais faible et misérable, et vous m'inspiriez des sentiments sublimes qui m'appelaient à vous !

Des hommes méchants vous ont fait méchant comme eux ; ils ont crié enfer, pénitence, expiation, damnation : j'ai eu peu de foi en leurs paroles ; mais, ô mon Dieu, quelle foi j'ai mise dans les vôtres ! Ils me disaient que vous étiez terrible, et la nature me disait que vous étiez bienfaisant, et la voix de mon cœur, et les pressentiments de ma conscience me disaient que vous étiez miséricordieux. Ils vous appelaient le Dieu du petit nombre, et l'astre du jour qui verse la lumière et la fécondité sur les vingt-neuf mondes qui roulent flamboyants autour de lui me disait que vous étiez le Dieu de l'univers. Ils rétrécissaient votre empire, et moi, je ne pouvais ni en saisir les limites ni en concevoir la fin. Vos commandements, ô mon Dieu ! maudissent la vengeance, et vous vous vengeriez ! ils ordonnent à un faible mortel d'aimer ses ennemis, et vous écraserez l'insecte qui vous offense ! Vous me punirez

éternellement de l'impuissance de ma raison, du néant de mon intelligence ? Comment la perfection serait-elle sévère à la faiblesse ? comment la bonté serait-elle implacable au repentir ? comment la magnificence serait-elle prodigue de supplices et d'enfers sur les débris d'un monde où je ne rencontre que des bienfaits ?

CHAPITRE XI.

LE PRÊTRE ÉVANGÉLIQUE.

Dieu n'est pas le Dieu des morts, mais des vivants.

(SAINT MATHIEU, ch. xxii, v. 32.)

Il ne faut pas être un sujet de scandale.

(SAINT MARC, ch. ix, v. 44.)

Quant à la virginité, je n'ai reçu aucun précepte du Seigneur. (SAINT PAUL, *Épître I aux Corinthiens*.)

Établissez les prêtres selon l'ordre, c'est-à-dire maris d'une seule femme.

(SAINT PAUL, *Épître à Tite*, ch. i, v. 6.)

Que l'homme donc ne sépare pas ce que Dieu a joint.

(SAINT MARC, ch. x, v. 7.)

Toutes les raisons de l'Église pour défendre le mariage sont d'ambition ¹ ; toutes celles du prêtre sont de vanité ou de misère. Sous ce dernier point de vue, le remède est simple. Supposons que l'Église, cette sainte épouse de Jésus-Christ, comme une femme forte, mûrie par l'expérience, se détache de ses préjugés, de son luxe, de son faste, de ses ornements, et donne au monde le spectacle divin de la simplicité évangélique, pourquoi, si elle porte un cœur de mère, ne dirait-elle pas à ses fils : « Je

¹ Voyez le chapitre VIII, du *Célibat ecclésiastique*, p. 323.